

Fantômes et Cie

Elena Botchorichvili, *Le tiroir au papillon* (traduit du russe par Anne-Lise Birukoff), Montréal, Boréal, 1999, 96 p.

Kenneth Louis McGoogan, *Le fantôme de Kerouac* (traduit de l'anglais par André Beaudet, Michèle Gandon et Jean-Claude Went), Montréal/Perpignan, Balzac/Le Griot, 1999, 288 p.

Mordecai Richler, *Le monde de Barney* (traduit de l'anglais par Bernard Cohen), Paris, Albin Michel, 1999, 564 p.

Francine Bordeleau

Numéro 96, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37489ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1999). Compte rendu de [Fantômes et Cie / Elena Botchorichvili, *Le tiroir au papillon* (traduit du russe par Anne-Lise Birukoff), Montréal, Boréal, 1999, 96 p. / Kenneth Louis McGoogan, *Le fantôme de Kerouac* (traduit de l'anglais par André Beaudet, Michèle Gandon et Jean-Claude Went), Montréal/Perpignan, Balzac/Le Griot, 1999, 288 p. / Mordecai Richler, *Le monde de Barney* (traduit de l'anglais par Bernard Cohen), Paris, Albin Michel, 1999, 564 p.] *Lettres québécoises*, (96), 28–29.

Elena Botchorichvili, *Le tiroir au papillon* (traduit du russe par Anne-Lise Birukoff), Montréal, Boréal, 1999, 96 p., 15,95 \$.
 Kenneth Louis McGoogan, *Le fantôme de Kerouac* (traduit de l'anglais par André Beaudet, Michèle Gandon et Jean-Claude Went),
 Montréal/Perpignan, Balzac/Le Griot, 1999, 288 p., 24,95 \$.
 Mordecai Richler, *Le monde de Barney* (traduit de l'anglais par Bernard Cohen), Paris, Albin Michel, 1999, 564 p.



Fantômes et Cie

Quand on est un personnage en quête du sens, la route est longue.
 Du reste, arrive-t-on jamais au terme de son périple ?

TRADUCTION
 Francine Bordeleau

ON EÛT PU CRAINDRE DE CE PREMIER ROMAN d'Elena Botchorichvili, qui collabora avec succès à plusieurs magazines moscovites avant de s'exiler à Montréal, qu'il se résume à un « livre de journaliste », c'est-à-dire à un texte joliment et habilement troussé, mais sans grande substance. Or, *Le tiroir au papillon* est beaucoup plus, qui révèle un talent singulier, une écriture véritable.

Cette fiction, Elena Botchorichvili l'a campée dans sa Géorgie natale. Grand-Père, Père et Fils, les hommes de la famille Arechidzé, s'appellent tous trois Guiorgui. Ça n'est pas leur seule particularité, loin s'en faut. Fils, par exemple, est incapable de se rappeler les visages; par contre, il mémorise absolument tout ce qu'il entend (de très longs poèmes, les bulletins d'information à la radio, etc.); de plus, il a un œil qui ne s'ouvre qu'à moitié, son nez s'est allongé au point de toucher sa bouche, des phrases « bourdon[ent] dans sa tête comme des abeilles » et il « parl[e] toujours de lui-même à la troisième personne ». Fils, mémoire vive de la famille et narrateur, est en somme une métaphore ambulante.

Il raconte donc l'histoire des Arechidzé. Et surtout celle de Grand-Père, dont l'existence traverse le siècle. Issu d'une famille aristocratique, le patriarche étudiera à Paris, reviendra en Géorgie, assistera à l'entrée des bolcheviks dans la république qui avait proclamé son indépendance en 1918, sera dénoncé puis jeté en prison, deviendra un dentiste réputé... Avec la vie de Grand-Père défile en fait toute l'histoire contemporaine de la Géorgie, depuis la soviétisation imposée de sanglante façon en 1921 jusqu'à l'ère Gorbatchev. *Le tiroir au papillon* prend ainsi l'allure d'une fresque, bien que les fresques comptant moins de 100 pages soient rarissimes. Mais Fils aussi aime le bref, il écrit des « phrases courtes comme un pet » : une manière qui ne correspond guère à la ligne officielle édictée par Brejnev. Et cette manière constitue bel et bien un exploit, l'auteure parvenant à évoquer 70 années d'un peuple au moyen d'une écriture elliptique et allusive tout en se permettant des jeux temporels subtils. Ce style dense, dépouillé à l'extrême, sans affectation, n'est pas sans rappeler celui d'une autre exilée originaire d'Europe de



l'Est : la Hongroise Agota Kristof, devenue célèbre avec *Le grand cabier* (Seuil, 1986).

Chez Elena Botchorichvili, la complexité du monde soviétique trouve à s'incarner dans des personnages attachants, mus par le profond désir de conserver sens, cohérence et humanité alors que leur société en semble tellement dépourvue. Et tout comme le ton si personnel de l'auteure, ces personnages contribuent à faire du *Tiroir au papillon* un roman fort et original. La traduction d'Anne-Lise Birukoff apparaît de surcroît impeccable.



Elena Botchorichvili

Les mythes de la route

Si Botchorichvili fait revivre les fantômes de l'histoire soviétique, c'est celui de Kerouac qui intéresse Kenneth Louis McGoogan, journaliste littéraire au *Herald Tribune* de Calgary. L'homme, nous mentionnent les brèves notes biographiques de l'éditeur, a grandi au Québec et beaucoup voyagé (Californie, Grèce, Tanzanie, Inde, Sri Lanka). De prime abord, ce parcours ressemble à celui de Kerouac, à qui McGoogan a d'ailleurs déjà consacré un ouvrage.

Ce livre-ci relate les pérégrinations de Frankie McCracken, admirateur passionné de l'auteur de *On the Road*. En 1965, il a dix-huit ans, vient de quitter Sainte-Thérèse-sur-le-Lac pour Montréal et plonge par hasard dans la plus célèbre des œuvres de Kerouac, publiée à New York en 1957. « Le roman le frappa comme l'accomplissement d'une prophétie à moitié oubliée. » Littéralement subjugué par le principal porte-parole de la *beat generation*, Frankie prendra la route en 1966 : d'abord l'Ouest canadien, puis New York, Chicago et bien sûr San Francisco, haut lieu de la culture hippie et du mysticisme zen.



À cette époque, ils étaient nombreux, on le sait, à calquer leur vie sur celle des clochards célestes mis en scène par Kerouac, à rechercher les mêmes expériences. Frankie croisera donc beaucoup de monde : le fils du dirigeant d'une grande entreprise qui joue à l'itinérant, des paumés jeunes et moins jeunes, des routards patentés et roués... Durant son périple, notre héros découvre le sexe, les drogues

psychédélices mises au goût du jour par Timothy Leary, la « spiritualité » (aura, réincarnation et autres fadaïses). Et commence à s'identifier à Kerouac, au point de se faire appeler Jack.

C'est de toute évidence Frankie lui-même qui raconte, de façon rétrospective, ses années d'errance. Il faut situer le temps du récit en 1970, un an après la mort de Kerouac. Frankie travaille maintenant comme garde forestier au mont Jubilation, dans les Rocheuses canadiennes, et se convainc que le fantôme de l'écrivain est revenu pour le guider. Cette prémisse confère une certaine folie au roman, en même temps qu'elle est prétexte à un dialogue avec l'œuvre de Kerouac et avec l'excellente biographie que lui a consacrée Gerald Nicosia (*Memory Babe*, Québec Amérique, 1994). Sans ces particularités narratives, le livre de Kenneth McGoogan tomberait quelque peu à plat et ne serait qu'une énième resucée nostalgique de *On the Road*. Enfin, si la traduction semble correcte, le texte français de *Visions of Kerouac: A Novel* contient d'agaçantes fautes de ponctuation.

Les fantaisies de la mémoire

Il est cependant difficile de faire pire, en matière de traduction, que Bernard Cohen, responsable du texte français de *Barney's Version*, le dernier roman de Mordecai Richler. Anglicismes, barbarismes, ignorance crasse de la réalité québécoise parsèment ce livre qui méritait franchement mieux. Ainsi on se promène sur Sherbrooke Street et sur Main Street, on va à *Quebec City*, les Montréalais fréquentent le lycée, les Canadiens gagnent la *Stanley Cup*, Maurice « Rocket » Richard est appelé *la Fusée*, on se donne rendez-vous dans le *lobby* d'un hôtel, un chanteur fait un *single*, le narrateur veut « attraper le *créneau boraire des news* sur le réseau national de CBC-TV », on croise un *français-canadien*... Il est étonnant, pour tout dire, que l'éditeur ait accepté une traduction à ce point médiocre.

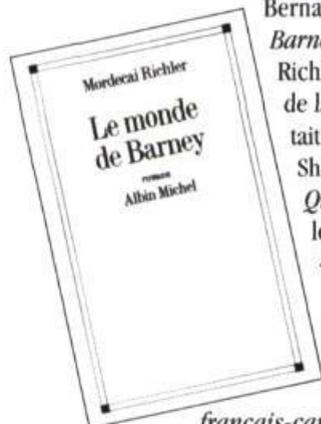
Richler, qui n'y est pour rien, nous donne quant à lui un fabuleux roman sur la mémoire, sur la vérité et le mensonge autobiographiques. Le récit est narré à la première personne par Barney Panofsky, juif né à Montréal vers 1930. Après avoir fait la vie de bohème dans le Paris des années 1950, il met sur pied les Productions d'utilité théorique (le Put !), une boîte dûment subventionnée, et devient millionnaire en concoctant des téléseries imbéciles. Si, à soixante ans passés, il entreprend son autobiographie, « c'est uniquement pour répondre aux venimeuses calomnies » qu'a écrites, dans son livre qui paraîtra bientôt, un certain Terry McIver. Les deux hommes originaires de Montréal se sont retrouvés à Paris. « Le malheureux [McIver] n'était qu'à peine toléré dans mon milieu, une harde de jeunes écrivains sans un sou mais couverts de lettres de refus d'éditeurs [...] »

Barney, donc, raconte sa vie. Il parle abondamment de ses trois femmes : de Clara, qui s'est suicidée à Paris en 1952 pour ensuite devenir une artiste mythique célébrée par les milieux féministes ; de « Mrs. Panofsky II », une petite-bourgeoise superficielle et plantureuse ; de Miriam enfin, qui lui donnera trois enfants et le quittera après trente ans de vie commune. Il parle de son vieil ami Boogie, écrivain raté et héroïnomane au dernier degré, qui a mystérieusement disparu vers 1960 (assassiné par Barney, croit la police). Il parle encore, avec un

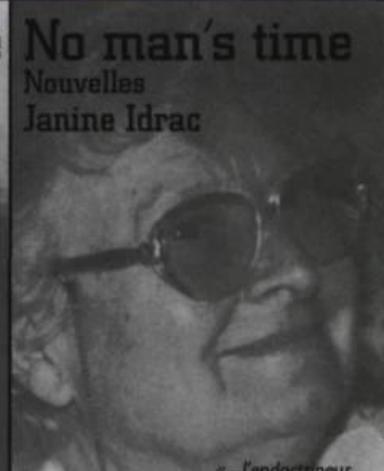
cynisme consommé, de ses coreligionnaires — qui misent sur les manifestations antisémites pour renflouer leurs organisations et financer leurs projets —, des souverainistes, des lois linguistiques du Québec, de la littérature canadienne dont McIver est considéré comme l'un des plus talentueux représentants... Lui-même ne se donne pas forcément le beau rôle, qui apparaît volontiers en vieux salopard alcoolique plutôt dépourvu de sens moral.

Mais dit-il la vérité pour autant ? La « version de Barney » ne correspond guère à celle de McIver, dont nous sont présentés de judicieux et hilarants extraits. Le narrateur a en outre de sérieux trous de mémoire, de fait il souffre déjà de la maladie d'Alzheimer lorsqu'il commence son autobiographie et est incapable de se souvenir des mots les plus simples : ainsi du « nom de ce trucmuche qui sert à égoutter les spaghettis et qui doit être quelque part à la cuisine ». De même, il mélange les dates, les villes, les titres de livres et de films, il se contredit parfois, et peut-être invente-t-il. Son fils Michaël souligne, par des notes de bas de page rédigées après coup, quelques-unes des erreurs et omissions dont est truffé le manuscrit : par ce procédé fort habile, Richler incite à interroger d'emblée la véracité de l'autobiographie du narrateur.

Le monde de Barney est un jeu extrêmement brillant sur le langage et la mémoire, un roman à l'architecture sophistiquée où s'enchevêtrent dates et événements, présent et passé. Il est permis de préférer ce Richler-là, iconoclaste et insolent, à celui qui se plaît à manger du Québécois, dès lors qu'il est francophone, sur toutes les tribunes.



Mordecai Richler

<p>Une mort brève Roman Maryvonne Griat</p>  <p>Frédéric Duval, avocat, a entièrement consacré sa vie aux autres jusqu'au jour où le malheur le rattrape. Un homme comme lui peut-il y faire face et comment ?</p> <p>144 pages • 16,99 \$ En vente en librairie</p>	<p>No man's time Nouvelles Janine Idrac</p>  <p>«... l'endocrinologue interrompit son slogan, marqua un temps d'arrêt. — On nous prie d'annoncer, dit-il d'une voix légèrement altérée, une étonnante nouvelle : la Terre a cessé de tourner ce matin</p> <p>144 pages • 16,99 \$ En vente en librairie</p>
<p>L'INDÉPENDANTE</p> <p>Les éditions L'Indépendante B.P. 49148, 7275, rue Sherbrooke Est Montreal (Quebec) H1N 3T6</p> <p>Diffusion Edipresse Telephone : (514) 493-8443 Telecopieur : (514) 493-9120</p>	